

Séance d'installation de Jean-Michel Othoniel à l'Académie des beaux-arts Mercredi 6 octobre 2021

Discours de Jean-Michel Othoniel

Chers Amis, merci à tous d'être là, d'avoir suivi mon parcours et d'être venu si nombreux des villes où nous avons travaillé ensemble : Sète, Amboise, Saint-Etienne, Angoulême, Rochefort, Nîmes, Versailles, Venise, Bâle, Montreuil et pour certain d'encore bien plus loin Seoul, La Nouvelle-Orléans, New York, Truro, Miami, San Francisco, Londres, Lausanne. Merci d'avoir fait le voyage.

Cher Adrien,

Merci pour cette déambulation au cœur de mes jardins secrets. Vous me voyez heureux de pouvoir grâce à vous citer Pierre Loti que j'admire.

Ce Pierre Loti qui avait envoyé une photographie de lui nu à tous ses confrères pour leur prouver qu'aucune baleine ne renforçait son habit d'apparat.

Loti écrit dans son discours de réception :

« Le lendemain de mon élection à l'Académie, dès le réveil, dès le retour du souvenir, l'inquiétude me vint de cet "éloge" qu'il est traditionnel de prononcer – et qui devrait toujours être raisonné, motivé d'une façon solide et savante, éclatant, décisif, irréfutable, puisqu'il semble, hélas ! qu'un plus grand et plus morne silence se fasse, après, sur celui qui s'en est allé. »

Eugène Dodeigne ne connaîtra pas ce triste destin.

Ses œuvres dans l'espace public sont à jamais parmi nous et le musée de Roubaix vient de lui consacrer une magnifique exposition, six ans après sa disparition.

Dodeigne est notre grand artiste flamand, Belge par son père, du nord de la France par sa mère. Il est né le 27 juillet 1923 à Rouvieux, un village situé au sud de Liège.

Le 16 juin 1999, à la demande de la section de sculpture, il se présente à l'Académie des beaux-arts au fauteuil de son ami Etienne-Martin.

Au dire de ses deux filles, Catherine et Claire, qui m'ont chaleureusement reçu dans sa maison et son atelier à Bondue à côté de Lille, l'hiver d'avant le confinement, Eugène Dodeigne était très heureux de faire partie de notre Académie.

Il n'y est pourtant jamais venu, il n'a jamais été « installé », n'a pas rendu hommage à son prédécesseur Etienne-Martin.

Il a laissé ce fauteuil numéro 5 de la section de sculpture vide pendant plus de 15 ans.

Face à lui, s'était je crois présentée Louise Bourgeois qui elle aussi, si elle avait été élue, ne serait sûrement jamais venue.

Mais pourquoi cette impertinente absence venant d'un artiste si convoité, fantôme de l'Académie, admiré et aimé par toute une génération d'artistes ?

Il était proche de ses collègues sculpteurs, Claude Abeille, Jean Cardot, Antoine Poncet. Ils m'ont tous parlé de cet homme solitaire avec respect et tendresse.

Georg Baselitz que nous allons recevoir ici, sous la coupole en tant que membre étranger dans quelques semaines et qui admire son travail, dit de lui :

« Dodeigne est parvenu à fabriquer des choses très destructrices... On ne trouve pas dans sa sculpture une seule ligne qui exprimerait l'harmonie ou le repos. Ce sont toujours des Fantômes, mais c'est quelque chose dont nous avons besoin. »

« Un Fantôme dont nous avons besoin » voilà une définition de Dodeigne qui me plaît. Cet homme infatigable me laisse donc un siège inoccupé depuis la disparition en 1995 d'Etienne-Martin, il y a 26 ans.

Etienne-Martin, académicien sans hommage, est lui aussi comme un fantôme sans repos. Entre les lignes de cet hommage à Dodeigne, qui sera de fait aussi son éloge, je vais essayer d'entrouvrir les portes de nos limbes académiques pour vous parler un peu d'Etienne-Martin.

Dodeigne, Etienne-Martin, Louise Bourgeois ont tous été marqués par des moments d'abandon, de solitude, de guerre.

Et c'est Louise qui résume le mieux cette blessure et l'engagement qui en découle :

« Chaque jour, dit-elle dans ses carnets, vous devez abandonner votre passé ou l'accepter, et si vous ne pouvez l'accepter alors vous devenez sculpteur. »

Etienne-Martin avait exposé à Saint-Etienne, donc je connaissais un peu son œuvre. Je l'ai même brièvement rencontré lorsque je me suis présenté au concours d'entrée de l'École des Beaux-Arts de Paris en 1982. Je me souviens de son regard malicieux et de l'amusement avec lequel il regardait mon travail d'étudiant, ce qui n'est pas une preuve de qualité puisqu'aux dires de son ami et collègue Jean Cardot, Martin ne s'intéressait qu'aux élèves les plus mauvais.

Mais cela je l'ignorais lorsque je me suis fait recalier au concours d'entrée.

Etienne-Martin était un artiste à la fois débonnaire et énigmatique, complexe et fondateur. Il est né le 4 février 1913 à Loriol, dans la Drôme. Après ses études secondaires à Valence, il entre à 16 ans à l'École des Beaux-Arts de Lyon. À 20 ans, il remporte le Prix de Paris et en 1934 est accepté à l'Académie Ranson.

Il dit de la sculpture car, « c'est quelque chose que l'on peut attraper à bras-le-corps, embrasser, autour de laquelle on peut tourner, à l'intérieur de laquelle on peut évoluer, à l'intérieur de laquelle on peut éventuellement pénétrer ». En 1936, Etienne-Martin adhère au groupe Témoignage de Lyon.

Mobilisé puis fait prisonnier en Allemagne en 1940, il se réfugie dans la Drôme en 1941 et se lie d'amitié avec l'écrivain et collectionneur Henri-Pierre Roché, futur auteur du roman *Jules et Jim*.

C'est pour cette raison qu'Étienne-Martin sculptera le portrait de Catherine qu'incarnera Jeanne Moreau dans le film de Truffaut.

« des lèvres très belles, un peu dédaigneuses, les yeux aussi sont très beaux... »

« Jules et Jim avaient-ils jamais rencontré ce sourire, Jamais !

Que feraient-ils s'ils le rencontraient un jour, ils le suivraient... » et c'est ce que nous avons tous fait.

C'est avec Henri-Pierre Roché en 1947 qu'Etienne Martin fait la connaissance de Marcel Duchamp et de Brancusi.

Brancusi fut aussi un artiste important pour Dodeigne mais c'est Duchamp qui fascine Etienne-Martin et le libère d'un certain formalisme.

Il dit de lui : « Pour moi, Duchamp a été une étoile [...]. J'étais très impressionné par l'énigme qu'il me posait. Car ses tableaux sont une constante énigme, et *Le Grand Verre* en est un magnifique exemple. Il faut dire aussi que je l'ai bien connu, c'était un personnage infiniment sympathique, mystérieux et d'une fantastique intelligence. »

Duchamp qui se disait « oseur d'influence aux heures d'affluences », ose poser cette question d'hygiène intime à tous nos membres : « faut-il mettre la moelle de l'épée dans le poil de l'aimée ? ».

Moi, je préfère les poèmes de celui à qui Duchamp doit beaucoup, Raymond Roussel et les Roses Trémières que cultive son héroïne Rose, Crémière.

Tout comme pour Dodeigne ou Louise Bourgeois, la maison, pour Etienne-Martin, est au cœur de son travail.

En 1954, il commence la série des *Demeures* qui l'a rendu célèbre. Ses œuvres sont autant de résurgences de la maison de son enfance, et cette maison, c'est lui. Il cherche à s'en souvenir, à la connaître, à se connaître.

En 1962, il conçoit une œuvre singulière, une demeure d'un type nouveau, une œuvre à porter, un *Manteau* monumental. Cette œuvre textile mesure environ deux mètres de haut, elle est faite d'étoffe, de passementerie, de cordage, de cuir, de métal.

Ce « Manteau » dit-il, « On l'a souvent comparé à un manteau de chef, mais n'est-ce pas plutôt, l'objet protecteur, la maison, la mère, la couverture enveloppante plutôt que la parure qui confère une dignité ? »

Etienne-Martin a ouvert cette porte, il a permis en sculpture l'utilisation de matériaux autres, il les a mélangés à la pierre, au bois, au bronze... des matériaux que l'on disait plus féminins, plus fragiles, plus éphémères.

C'est grâce à cette première œuvre dite « textile », que j'ai pu avoir la liberté moi-même de travailler quarante ans plus tard à des œuvres monumentales faites de voiles et de broderies avec la complicité d'Yves Sabourin et des merveilleuses Demoiselles de Rochefort, brodeuses à l'or.

« Je me souviens pendant que je vis » disait Agnès Varda, dans son hommage à Jacques Demy.

J'aime les broderies de soleil ou de lune, les habits de contes de fées comme ceux portés par Catherine Deneuve dans mes souvenirs d'enfance.

De tout cela sont nées, la liberté, la joie et l'impertinence de concevoir ce nouvel habit d'académicien au couleur du temps et d'en dessiner les broderies.

Créé par Kim Jones, avec les ateliers de la maison Dior, ce costume est, pour moi aussi, une sculpture enveloppante et protectrice plutôt qu'une parure qui confère une dignité.

La rencontre d'Etienne-Martin avec Harald Szeemann est décisive pour lui mais aussi pour nous et pour l'histoire de l'art contemporain.

En 1963 le conservateur organise sa première rétrospective à la Kunsthalle de Bern et à la lecture de son travail, il énonce pour la première fois, le concept de « Mythologies individuelles ».

En 1972, les Mythologies personnelles seront le thème de la légendaire *Documenta V* organisée par Szeemann, et à laquelle participera Etienne-Martin représentant la France aux côtés de notre regretté Christian Boltanski, de Daniel Buren, Ben Vautier, Jean Le Gac et de Marcel Duchamp.

En 1984, le Centre Pompidou lui consacre une grande exposition, et en 1988 Harald Szeemann, toujours fidèle à son travail, organise à la chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière, une très belle exposition que j'ai eu la chance de visiter.

C'est en allant voir du « côté de chez Fred » que j'ai découvert quelques images, souvenirs de cette exposition, témoignage incroyable où trois académiciens, dont deux ne savent pas encore qu'ils le seraient un jour, commentent les œuvres d'Etienne-Martin.

Revenons à présent à l'énigme Dodeigne à ce fauteuil fantôme.

Dodeigne, ce sont mes professeurs d'arts plastiques Marie et Christian Clouet qui m'en ont parlé pour la première fois au début des années 1980 quand je suis arrivé à Paris. Nous avons visité ensemble une de ses expositions à la galerie Albert Loeb en 1982 et je me souviens avoir été troublé par la puissance de ses fusains, par l'érotisme cru de ses corps de danseurs noircis.

Quelques années plus tard, quand j'exposais à la Jeune Sculpture, George Boudaille fut le premier à me parler de ses figures.

Sculptures que j'ai découvertes en 1988, lors de mon premier voyage en Belgique, lorsque je rendais visite à Johan Creten et à sa famille.

Le père de Dodeigne, tailleur de pierre pour les cimetières, prend son fils de 12 ans comme apprenti et le forme au métier de la taille directe. Il excellera à réaliser les petits motifs de fleurs, de visages et de Christ pour orner les pierres tombales.

Décelant son talent, son père l'envoie prendre des cours de dessin et de modelage à Tourcoing, le soir après ses journées de tailles.

Ces années d'avant-guerre sont des années dures, où il forge sa volonté aussi bien que son endurance.

C'est entre 12 et 19 ans qu'il découvrira l'histoire de l'art ancien et l'art de ses contemporains, l'étude du modèle vivant d'abord, mais aussi simplement sa fascination pour le corps de l'autre, la nudité et la liberté de penser avec ses collègues étudiants.

Pendant les années de guerre où il sera engagé comme clairon, l'entreprise familiale perd un apprenti précieux.

En 1943, son père l'encourage à continuer ses études à Paris dans l'atelier de Marcel Gimond où il rencontrera César, Giacometti, Germaine Richier...

Germaine Richier qui l'aidera beaucoup à exposer son travail. Il visitera souvent le Louvre et le Musée de l'Homme.

Pendant l'Occupation, il rencontre son épouse Michèle, commençant ensemble une vraie vie de bohème. Leur voyage de noces, ils le feront à vélo.

Ils parcourent la France à la découverte des églises romanes, dormant dans des fermes ou à la belle étoile, rendant des services aux paysans en échange d'un repas.

C'est à Vézelay qu'Eugène et Michelle s'installent pour quelques temps, vivant en communauté, ils sont en avance sur leur époque, le mouvement pour la paix du gourou Lanza Del Vasto qui les recueille, vivra ses heures de gloire bien des années plus tard, en 1976, en soutenant les manifestations contre le réacteur nucléaire de Creys-Malville.

Mais dans ces années 50, ils finiront par s'enfuir face à l'incompréhension des paysans.

De cette échappée belle ils garderont un besoin d'absolu, de foi et de beauté.

Un retour dans le Nord s'impose, car il aime la Flandre et ses pierres.

Comme le chantait amoureusement Brel

« Les Flamandes dansent sans rien dire,

Les Flamandes ça n'est pas causant.

Les Flamandes dansent sans mollir,

Les Flamandes, ça n'est pas mollissant. »

Fort de cette ardeur au travail, le silencieux Dodeigne, sans mollir enchaîne pendant plusieurs années les petits boulots pour nourrir sa famille qui s'agrandit.

Jardinier, professeur de dessin, peintre en bâtiment autant de métiers qui lui laissent tout juste le temps de bâtir sa carrière d'artiste et de construire sa maison.

Il édifiera de ses mains successivement deux maisons, la dernière sera faite de pierres récupérées qu'il taillera lui-même.

J'ai eu la chance de visiter cette dernière avec Lydia Harambourg qui a beaucoup écrit sur son ami Eugène et entretenu le lien avec notre académie, cette deuxième maison est une œuvre en soi, elle porte en elle toutes les utopies des années soixante-dix : bâtir une demeure à son image, créer son propre mobilier, être autonome, survivre hors du monde, vivre hors du bruit.

Après avoir sculpté le bois, il s'impose comme l'un des derniers artistes tailleurs de pierre.

C'est un travail de bagnard et son œuvre se construit dans une lutte avec la matière. Et c'est avec la pierre bleue de Soignie qu'il entame ce combat.

La forme surgit de la taille avec rapidité, elle jaillit sans repentir, des ciseaux et des disques de diamant.

Il cherche à ne faire qu'un avec la sculpture, et pour cela il a besoin d'être seul, d'être seul avec son granit comme partenaire, sans témoin, comme dans un acte d'amour sacré.

Il a besoin d'être là, présent au monde, attendant « un état de grâce pour que cela se fasse » comme il dit.

La pierre est rude et tourmentée.

Géant du Nord, puissant et lyrique, il ouvre la matière, la polit ou au contraire laisse voir les traces de son geste et de ses outils.

À ce sculpteur de la démesure, le musée Rodin rendra hommage par deux fois, en 1988 et en 2007. Comme Rodin, le corps est son seul sujet, et comme lui, il cherche, sur les traces de Michel-Ange, la perfection dans ce qui n'est pas terminé.

Dodeigne, entre 1953 et 2002, ne cessera de montrer ses œuvres, enchaînant les expositions personnelles et les voyages à l'étranger, mais comme le déplore le grand spécialiste de son travail, Serge Lemoine, il n'a pas eu la reconnaissance qu'il méritait dans son propre pays.

Il aura pourtant une carrière bien remplie et cet hommage posthume d'une grande force au Musée de la Piscine de Roubaix en 2021.

Son travail, représenté par les Galeries Claude Bernard, Pierre Loeb, et Jeanne Bucher, voyagera de son vivant dans de nombreuses expositions internationales et figurent aujourd'hui dans plusieurs collections publiques en France mais aussi en Europe du Nord et aux États-Unis.

Comme me l'ont confié ses filles, c'est avec l'arrivée de Jack Lang au ministère de la culture en 1981, ministre dont il bénissait les lois sur la décentralisation de 1982 et 1983, que son œuvre dans l'espace public trouve un nouvel élan.

Les commandes des « un pour cent artistique » ont permis de rendre visible ses œuvres au plus grand nombre.

Puissantes et silencieuses, ses hautes silhouettes peuplent nombre de lieux de France, mais aussi de Belgique ou d'Allemagne.

Dodeigne a 58 ans quand il commence enfin réellement à vivre de son travail, il s'achète un appartement sur la côte, face à la mer du Nord pour fuir les quelques curieux, qui osent le week-end, franchir les barrières de sa propriété afin de voir les œuvres du maître flamand.

A côté de Tourcoing, *L'humanité en marche* dans le domaine du Vert bois est son chef d'œuvre. C'est une série de sculptures monumentales formant un groupe de dix silhouettes érigées en cercle comme des menhirs.

Ces figures primitives, tout comme les *Bourgeois de Calais* de Rodin, ne célèbrent pas l'homme en héros magnifique mais évoquent plutôt « le sentiment dramatique du sacrifice collectif, du désespoir, de l'abandon, voire de la résignation ».

Mais dans la lumière du Nord, ce sont simplement des sculptures abstraites qu'il photographie, massives et inébranlables, elles affrontent les rayons du soleil pour ne laisser voir que leurs ombres.

En cela, il se rapproche de cet autre géant du Nord, son voisin Eugène Leroy, qui de la peinture pleine et entière laissait surgir une matière colorée évoquant des silhouettes de femmes.

Eugène et Eugène étaient amis.

Aimer la solitude ne veut pas dire être solitaire et très régulièrement ces deux artistes se rendaient visite pour parler peinture car Dodeigne était aussi peintre et dessinateur.

Dodeigne faisait, comme Leroy, venir ses modèles à l'atelier. Ses modèles musclés étaient souvent des danseurs du corps de Ballet de Lille. Pour lui, ces séances de dessin étaient une expérience avec la femme ou l'homme qu'il accueillait, il disait que le modèle travaillait avec lui et que tous deux sortaient épuisés de ces séances presque chamaniques.

A part les corps en mouvement, Dodeigne n'a dessiné qu'une seule autre chose, la fleur d'Amaryllis.

Il ne dit rien d'elle, mais que dit-elle de lui ?

L'Amaryllis, vient d'Amérique du Sud mais pour nous c'est une fleur du nord.

Elle fut introduite en Europe par les Hollandais au XVII^e siècle et très vite elle conquiert la Belgique et le Nord de la France.

C'est pour cela que dans ces régions cette belle fleur rouge ou blanche est devenue l'ornement fastueux des fêtes de fin d'année.

C'est la fleur précieuse de son enfance qui fleurit à Noël.

Dodeigne, dans ses dessins, cherche-t-il comme Mondrian, le charnel de sa tige, la force et la beauté que porte son calice, ou comme Emil Nolde, la symbolique chrétienne qui la lie à la période de Noël ?

À moins que Dodeigne, comme Arnold Böcklin, ne soit fasciné par la puissance romantique qui l'habite.

L'histoire de Daphnis amoureux d'Amaryllis, jeune berger éploré n'arrivant pas à se consoler devant la grotte où la belle est enfermée à jamais.

N'est-ce donc pas cette jeune femme prisonnière de son rocher que Dodeigne cherche à libérer de la pierre, ne cherche-t-il pas à caresser cette pierre pour lui donner vie ?

Amaryllis vient du grec "amaryssein" qui veut dire : resplendir, briller comme le marbre poli.

Une Amaryllis blanche qui ressemble à un Lys signifie que l'on pleure un être aimé.

Dodeigne est mort à 92 ans, le soir de Noël, une gerbe d'Amaryllis blanche a été posée sur son cercueil.

« Pudeur » et « discrétion » déclare la maire de Lille, Martine Aubry dans *La Voix du Nord* au lendemain de sa mort.

Est-ce donc pour honorer ses qualités qu'il n'est jamais venu ici à Paris sous la coupole, cet homme puissant, tolérant et sensible ? Ou ne serait-ce, que pour une histoire de cravate mal nouée qu'il aurait refusé de revenir mettre les pieds quai de Conti ?

Quand Eugène Dodeigne a été élu à l'Académie des beaux-arts, il avait 76 ans et je comprends qu'il ait décliné l'invitation pour consacrer les dernières forces de sa vie à son œuvre, car il savait que lui seul pouvait tailler ses pierres.

Le travail était son fantôme et son fauteuil vide la preuve béante de cette urgence à sculpter.

Depuis trois ans, je me rends compte que l'Académie c'est beaucoup de travail à faire en plus de notre travail d'artiste qui nous prend déjà tout.

Vingt ans nous séparent avec Dodeigne en ce jour d'installation et j'espère avoir longtemps assez de vitalité pour habiter ce fauteuil numéro 5 au parfum de fantôme.

J'ose croire que même si j'ai encore une œuvre à poursuivre, il n'y a peut-être pas d'urgence à la terminer. Mourir peut attendre...

J'ai aussi la chance de ne pas travailler seul, d'être accompagné par une équipe de chaque jour, un studio qui fonctionne comme une famille. Ils sont là et je les en remercie.

Ici, je suis heureux d'avoir pu commencer à travailler avec vous dès mon élection il y a trois ans, fier entre autres d'avoir pu offrir avec notre commission d'urgence des bourses d'aide à de nombreux artistes fragilisés par la pandémie.

J'ai été aussi très honoré cette année, de remettre pour la première fois dans l'histoire de notre Académie des beaux-arts, le grand prix de sculpture à une femme, Barbara Chase-Riboud. Reconnue mondialement pour ses œuvres monumentales et son engagement auprès des Black Panthers, elle bénéficiera bientôt d'une exposition à la Fondation Giacometti.

Cher Monsieur le Secrétaire Perpétuel, chère Muriel Mayette Holtz, chers confrères, merci aussi de la confiance récente que vous m'accordée en me permettant de diriger l'une de nos résidences d'artistes, nous allons ainsi, pouvoir ensemble ouvrir une vingtaine d'ateliers et soutenir encore plus la création contemporaine.

Ces missions académiques me rassurent, moi qui ai toujours eu peur de ne pas avoir assez de choses à faire.

N'en déplaise à notre ami Dany Laferrière de l'Académie française, je suis *Workaholic* et je suis comblé maintenant que mon agenda soit *booké* indéfiniment. Donc plus d'angoisse..., tous les mercredis après-midi et cela pour toujours, j'ai pris rendez-vous avec vous.